

L'Instruction Supérieure

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÄZ.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures. Une Famille d'émigrants Tyroliens, d'après M. Mathias Schmid. - Pauvrette! d'après M. C. Jacquet. - La Veuve du Martyr, d'après M. G. Becker. - L'Héritière de Duivenvoorde. Floris Halvenaar.

TEXTE. - Nos Gravures. - Chronique de ça delà. - Causerie. L'Instinct d'imitation chez les Femmes. - Des Vies humaines pour Enjeu. Histoire italienne. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman. - L'Héritière de Duivenvoorde. Histoire de la Lutte entre les Hameçons et les Cabillauds. - La Boîte aux Jeux d'Esprit. Enigme en Sonnet. - Rébus No. 6.

ADMINISTRATION.

Place Madou (Chaussée de Louvain),
N° 1, à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 22.

— 9^e ANNÉE. —

5 Avril 1879

NOS GRAVURES.

UNE FAMILLE D'ÉMIGRANTS TYROLIENS.

La misère chasse journallement de leurs foyers bien des pauvres familles, qui, poussées par l'espérance, vont chercher dans d'autres pays le pain que la patrie n'a pu leur procurer.

Notre gravure représente une de ces malheureuses familles d'émigrants tyroliens, obligée d'abandonner le sol natal, et forcée de demander assistance et secours à la terre étrangère.

Ils s'en vont, ces pauvres exilés, pleins d'espoir et de regrets, parcourir l'Europe, s'arrêtant à chaque localité pour exercer ces mille petits métiers propres aux gens de leur race.

Enfants, père, mère et jusqu'à l'aïeule, brisée par l'âge, tous ils aident à traîner à travers les vallées et les rocs le lourd chariot contenant tout le bien du ménage et qui sert en même temps de refuge et d'habitation. La petite fille emporte sous son bras, enveloppés dans un linge, quelques objets précieux pour elle, et qu'elle ne voudrait pas confier à d'autres.

Toute la famille s'incline devant l'image du



UNE FAMILLE D'ÉMIGRANTS TYROLIENS, D'APRÈS M. MATHIAS SCHMID.

Christ et semble implorer sa protection pour le long voyage qu'elle entreprend.

Souhaitons lui que la fortune sourie à ses projets et lui procure bientôt le bonheur de revenir, prospère et heureuse, dans ses foyers.

PAUVRETTE!

Pauvrette, qui es-tu? Nous l'ignorons, mais tes doux regards, tristement baissés vers la terre, nous disent que tu es malheureuse.

C'est sans doute quelque infortunée créature, seule, abandonnée au monde, et luttant péniblement contre le sort.

Peut-être cherche-t-elle du travail, mais son air morne nous apprend que tout espoir a été déçu; car ses joues flétries par la misère et les larmes, ses pauvres vêtements parlent peu en sa faveur; puis, elle est étrangère; donc par tout on a refusé ses services.

Pauvrette, puisses-tu bientôt voir une main charitable se tendre vers toi, et t'aider à gagner honnêtement ton pain.

LA VEUVE DU MARTYR.

Nous voici dans un de ces souterrains étroits et sombres où se refugiaient les premiers chrétiens, persécutés par les empereurs. C'est là qu'ils pratiquaient leur culte, tenaient leurs assemblées et ensevelissaient secrètement leurs frères morts en héros, dans l'arène, sous les dents des bêtes fauves.

Voilà plus d'un an que le patricien Fabius est tombé dans le cirque, en confessant sa foi; et chaque jour sa veuve et ses enfants viennent prier sur sa tombe.

Les palmes, les couronnes, les guirlandes qui décorent le monument funéraire, témoignent du pieux respect de la famille pour son glorieux chef.

Debout devant le „loculus," la veuve du martyr élève dans ses bras le plus jeune de ses fils, et lui fait baiser le monogramme de „Christ," gravé sur la dalle commémorative.

Ce baiser d'un enfant, n'est-il pas le plus touchant hommage que puisse rendre le cœur maternel de cette Romaine aux mânes de son époux et à la gloire du Dieu pour qui il est mort martyr?

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Comment Napoléon Ier travaillait aux budgets de son gouvernement. — Un drame intime et énigmatique. — Un chapeau malpropre qui a fait parler de lui. — Parvenir! — „Avoir le chic:" origine de cette expression. — Pourquoi Lamartine aimait les chiens. — Entre fumeurs.

Pendant que nos Chambres sont dans la période où se discutent les budgets, il n'est certes pas sans intérêt de rappeler comment Napoléon Ier procédait en cette matière importante:

Un matin, il dit à Gaudin, son ministre des Finances:

— Venez ce soir, à huit heures, nous commencerons à préparer nos chiffres pour le prochain budget. Nous aurons deux heures devant nous, et à dix heures nous irons au bal de l'Impératrice.

„Les éléments du budget annuel m'étaient fournis (dit Gaudin dans ses Mémoires) par chacun des ministres, mes collègues, dans des états dont la forme ne variait jamais et qui étaient accompagnés de toutes les pièces justificatives et des crédits qu'ils demandaient pour les diverses parties de leurs services.

„L'Empereur examinait chacun de ces états et soumettait les articles qui en étaient susceptibles aux calculs nécessaires pour apprécier chaque demande. La guerre et la marine étaient plus particulièrement l'objet de ce travail, comme donnant lieu aux plus fortes dépenses de l'Etat, et aussi comme étant celles

dont une expérience personnelle lui rendait les bases plus familières.

„En ce qui concerne le ministère de l'Intérieur, le travail était préparé dans des conseils spéciaux, où les hommes de l'art étaient appelés, et où l'Empereur réglait, après discussion approfondie, les sommes à porter au budget pour chacun des ouvrages dont il autorisait l'exécution sur tous les points de l'empire. Ces dépenses une fois réglées, on passait aux „voies et moyens," dont la proposition concernait spécialement le ministre des Finances. En conséquence des décisions recueillies dans ces travaux préparatoires, le ministre des Finances rédigeait le budget général à présenter au Corps Législatif, en même temps que le compte de l'Administration des finances pendant l'année précédente.

„Nous nous mîmes au travail, — c'est toujours Gaudin qui parle, — et j'atteste que, pendant près de sept heures, l'Empereur n'eut pas un moment de distraction.

„Vers minuit, on vint frapper à la porte du cabinet: c'était un page envoyé par l'Impératrice Joséphine, qui faisait dire à l'Empereur que le bal était charmant, et qu'il y était impatientement attendu.

— Tout-à-l'heure, répondit Napoléon à haute voix; dites à l'Impératrice que je travaille avec le ministre des Finances; nous irons ensemble.

„Une heure après, nouveau message, même réponse. Nous continuons toujours à travailler. Enfin la pendule sonne.

— Quelle heure est-ce cela? me demanda l'Empereur.

— Trois heures, Sire.

— Ah! bon Dieu! il est trop tard maintenant pour aller au bal! Qu'en pensez-vous?

— Sire, c'est tout à fait mon avis.

— Eh bien, allons nous coucher.

„Puis Napoléon ajouta gaiement, au moment où je le quittai:

— Beaucoup de gens croient pourtant que nous passons notre vie à nous divertir, et, comme des Orientaux, à manger des biscuits avec des confitures! Bonjour, ministre."

N'ajoutons rien.

* * *

Quel sombre et douloureux mystère renferme donc le fait réel qui va suivre:

Au commencement du mois de novembre dernier, par une brumeuse après-dînée, une femme jeune encore, élégamment vêtue et dont les traits étaient soigneusement cachés sous un voile épais, descendait à la station de X., accompagnée d'une personne plus âgée qu'elle et qui était évidemment sa femme de chambre.

Une voiture l'attendait et la conduisit dans un château situé à une demi-lieue de là, — une ancienne demeure où tout révélait l'opulence. On l'eût crue cependant inhabitée, car aucun de ses hôtes ne vint à la rencontre de cette dame, laquelle monta, avec sa compagne, à un appartement qu'elle semblait bien connaître. Celui qui l'eût vue après qu'elle se fût déshabillée, eût constaté en elle les ravages d'une cruelle maladie. Cette maladie acheva de la miner pendant tout l'hiver. Dans l'intervalle, elle ne reçut de soins que de sa femme de chambre, toujours là à toutes les heures, sans que jamais un autre domestique franchît le seuil de l'appartement.

Chaque matin, le maître du château faisait prendre des nouvelles de la malade, qui n'était autre que sa femme. Lorsqu'elle se sentit mourir, au commencement de mars, elle se confessa d'abord, puis fit prier son mari de se rendre auprès d'elle. Elle lui tendit la main; il fit un geste, serra cette main déjà refroidie, et à une demande qu'elle murmura bien bas, il répondit négativement... La malheureuse avait désiré voir sa fille.

D'après les ordres précis de l'époux, cette femme fut ensevelie dans la plus grossière chemise qu'on pût trouver au château, et déposée dans un cercueil comme ceux affectés aux pauvres. L'enterrement se fit au point du jour et ne fut précédé que d'une messe basse.

Jusqu'ici, sur la fosse où la morte a été descendue, aucune pierre, aucune croix n'a été placée.

Le mari et sa fille étaient partis la veille de la cérémonie funèbre; et ajoutons que personne, dans la contrée, ne peut s'expliquer ce drame intime.

* * *

Cinq annonces empruntées au Times.

„L'homme au chapeau crasseux est prié, s'il a une âme et un cœur, de revenir auprès de Martha. M. B."

Le surlendemain: „L'homme au chapeau crasseux est requis de retourner immédiatement auprès de Martha, s'il veut éviter de fâcheuses conséquences."

Trois jours après: „L'homme au chapeau crasseux a été vu dans Oxford-Street; il n'y a donc pas d'excuse pour sa vile conduite."

Trois jours se passent encore: „A l'homme au chapeau crasseux: — Je dévoie au public votre conduite, si vous ne revenez pas. M. B."

Plus rien pendant toute une semaine, quand reparaissent les lignes suivantes: „Martha a fait allusion à votre chapeau pensant que cela vous rappellerait les billets que vous portez sous le cuir; revenez donc, avant que ce ne soit trop tard, trop tard. M. B."

Depuis lors, plus rien n'a paru concernant cette affaire mystérieuse:

Qu'est-il arrivé?

L'ingrat est-il revenu, lui et son chapeau, auprès de l'inconsolable, — ou bien ces annonces ne seraient-elles, en réalité, qu'une habile réclame des chapeliers de la grande cité, cherchant à forcer les porteurs de chapeaux crasseux à s'en procurer de neufs?

* * *

Il semble que notre société n'ait plus qu'une devise: Parvenir! parvenir à tout prix! Mais songe-t-on bien à ce qu'il faut pour cela de force et de persévérance?

Oui, parvenir!... c'est là le grand mot, la réalisation la plus complète en toutes choses; c'est le secret à la recherche duquel s'épuisent tant d'insensés que nous voyons, de par le monde, courir en vain après la fortune, qui peut-être les attendait tranquillement chez eux.

Parvenir! c'est l'énigme dont la solution use parfois les plus fortes intelligences, tandis que le hasard ou le caprice la livre souvent au plus simple, quelquefois même au plus sot.

Parvenir! c'est le rocher, le cap des tempêtes, contre lequel viennent faire naufrage et se briser les ardentes espérances, les ambitions secrètes, les mâles capacités, mais que la vague constante qui mine sourdement sa base, les efforts continus et persévérants de la médiocrité arrivent presque toujours à renverser, à engloutir.

Combien, hélas! n'en avons-nous pas vus poursuivre d'abord avec feu le but qu'ils voulaient atteindre, puis ralentis, empêchés par les obstacles immenses semés sur leur passage, se livrer au découragement, et, bientôt épuisés, abandonner la route longtemps avant d'avoir aperçu le but, longtemps avant de pouvoir crier „terre" comme les matelots d'un voyage de découvertes.

Ils étaient sur le point de toucher à la côte; déjà l'algue marine se montrait sur les flots, mais la lassitude, les ennuis de la traversée, le mal du pays, s'emparaient d'eux; ils se mutinaient contre le destin et forçaient le pilote à virer de bord.

Où sont les hommes de génie qui, comme Christophe Colomb, devinent l'approche du nouveau monde et parviennent à obtenir trois jours de sursis de l'équipage révolté? Ils tournent donc la voile, et remettent le cap sur le point d'où ils étaient partis; l'artiste renonce à ses projets enchantés; le poète se condamne au silence ou ne confie plus qu'à la solitude les harmonies de sa pensée.

Combien de chefs-d'œuvre enfantés ainsi loin de nous et morts peut-être avant d'avoir vu le jour! Combien d'artistes auxquels le siècle a opposé son froid matérialisme, et qui gardent en eux-mêmes les trésors qui eussent enrichi le monde!

* * *

„Avoir le chic." Voilà un mot bien souvent employé aujourd'hui dans le langage familier; donc en connaître l'origine n'est pas chose indifférente.

On ne se douterait guère que ce mot n'a pas moins de deux siècles de date, et quand on le voit surtout employé dans le jargon des „rapins" d'atelier, on n'irait certes pas s'imaginer de quel lieu il sort, dans quel grimoire il est éclos.

Sous Louis XIII, ce n'était autre chose qu'un terme de palais. „Chic" était tout simplement le diminutif de „chicane." On disait d'un plaideur fort sur la coutume, bien rompu à toutes les arguties des lois anciennes et nouvelles, capable même d'en remonter à la marquise de Pimbêche: „Il a le chic," ou mieux, „il entend le chic."

Voici un exemple emprunté à l'un des bons poètes trop oubliés de ce temps-là, le sieur du Lorens, qui, dans sa douzième satire, fait dire par un plaideur très-ambitieux de cette habileté processive:

J'use des mots de l'art; je mets en marge: „hic;" j'espère avec le tout que „j'entendrai le chic."

* *

Une lettre de Lamartine, retrouvée dans les papiers du comte d'Orsay, ce fameux dandy qui fit tant parler de lui sous le second empire: „Ah! cher ami, quel joli braque vous venez de m'envoyer!

Je ne le cache pas, j'ai toujours été fou des chiens de race.

Pourquoi? Pour quatre raisons: — Parce qu'ils sont beaux; — parce qu'ils sont bons; — parce qu'ils ne s'occupent pas de politique; — enfin, parce qu'ils sont chiens.

Si les hommes pouvaient réunir toutes ces conditions, je raffolerais aussi des hommes, mais... Par bonheur, je fais une exception à votre égard, cher ami."

* *

Il est seul, il fume, il rêve, il bâille; tout en lui décèle l'ennui et la mélancolie, au milieu du luxe.

Entrent trois amis; sa figure s'anime, il semble heureux de cette distraction.

Offre de cigares, naturellement.

— Ah! que je suis charmé de vous voir, dit-il. Je broyais du noir, du noir... Car, c'est un bien triste moment dans la vie, n'est-ce pas, lorsqu'on découvre que fortune, amour, renommée, tout cela ne vaut pas seulement un bon cigare.

— D'accord, lui répondit gravement un des visiteurs, mais c'est un moment bien plus triste, quand on trouve... que le cigare lui-même ne vaut rien.

JEAN-LE-BUTINEUR.

CAUSERIE.

L'INSTINCT D'IMITATION CHEZ LES FEMMES.

J'ignore, Mesdames, si la doctrine de Darwin compte parmi vous de nombreuses adhérentes, s'il en est qui s'attribuent volontiers une origine simienne; j'espère que non; mais quant à moi, j'avoue que j'ai beau consulter mon miroir, je ne me trouve guère de ressemblance avec l'orang-outang. Non seulement mon visage (fort ordinaire pourtant), mais encore mes cheveux longs et fins, ma main, mon pied, n'ont aucune similitude, non plus que les vôtres, j'en suis sûre, chères lectrices, avec les vilaines pattes de Dame Gueuon. Aussi je n'hésite pas à proclamer bien haut, que je ne crois nullement que nous descendions d'un lignage si élevé.

Du reste, profondément ignorante en cette matière, je m'abstiens d'émettre un avis, parrapport à... l'autre sexe. Il serait bien possible, je ne l'ai jamais examiné à ce point de vue, il pourrait se faire vraiment, dis-je, que l'air, la tournure de quelques-uns de ces Messieurs rappellassent, mais vaguement, celle de Messie Jacquot.

* *

Quoi qu'il en soit, il est un point commun aux hommes comme aux femmes, par lequel nous fournissons peut-être une arme au darvinisme, et c'est, me paraît-il, par le penchant à l'imitation.

Sous ce rapport, Mesdames, il faut bien en convenir, nous ne sommes pas exemptes de reproches.

Certainement, en règle générale, les bons exemples sont bons à suivre comme à donner; mais ce qui ne l'est point, ce qui va même parfois jusqu'au ridicule, c'est la manie, l'affectation que l'on met à imiter une nation, une caste, une personne.

On peut admirer la nation anglaise, voire même chercher à l'imiter dans son activité, sa force, sa dignité, sans pour cela vouloir se donner l'air anglais; il y a une grande différence, et ceci est puéril.

Il ne suffit pas qu'on agisse de telle façon à Paris, pour que cette manière d'agir soit recommandable.

Si dans telle classe de la société on a telle habitude, ce n'est pas une raison pour l'adopter aveuglément, ou bien encore si une personne en vue, ou quelqu'un que nous aimons, a un travers, un défaut, il n'y a pas lieu d'imiter ce quelqu'un.

Voilà cependant ce à quoi nous sommes souvent disposées: la mode, un certain engouement enthousiaste, nous porte à chercher de ressembler à... ou à...

Or, cette disposition a ceci de fâcheux qu'elle nous enlève nos propres moyens, nous rend prétentieuses et même quelquefois ridicules. Il est des femmes dont la principale préoccupation semble être d'agir, de parler, de penser même, comme telle personne dont elles sont coiffées. Cette manie chez quelques-unes va si loin, qu'on les voit choisir pour modèle les femmes du demi-monde; — non pas dans leur conduite, j'aime à le croire, mais du moins dans leurs allures, leurs manières, leurs tournures, leur toilette.

* *

Lorsque l'imitation se borne à la toilette et que celle-ci est jolie et convenable, il n'y a pas lieu de se montrer bien sévère; mais malheureusement, on ne se borne pas à si peu, et l'imitation va trop loin lorsqu'elle adopte le langage et les façons „pittoresques" de ce genre de femmes. Pourtant, parmi les femmes du meilleur monde, il en est qui se préoccupent beaucoup trop de ces Dames et paraissent vouloir les prendre pour modèles en bien des choses.

Croyez-moi, chères lectrices, ne soyons pas des singes; dans votre propre intérêt restez simples et naturelles; efforcez-vous, je le veux bien, de vous rendre agréables, soyez aimables et bonnes, habituez-vous à penser par vous-mêmes, à parler clairement, simplement et correctement; à agir dans le but de faire le bien. Cela vaudra mieux, soyez-en persuadées: vous serez bien plus charmantes ainsi, qu'en imitant les airs de personnes d'une autre condition que la vôtre, qu'en grasseyant ou „parlant pincé" pour vous donner prétendument l'accent parisien.

L'imitation servile chasse le naturel et produit l'affectation, chose insipide et fatigante; elle détruit en nous toute initiative et toute spontanéité.

HORTENSE X.

DES VIES HUMAINES POUR ENJEU.

Histoire Italienne.

I.

Joseph Bonaparte avait été nommé roi de Naples par Napoléon (31 mars 1806), et avait voulu organiser le nouveau royaume à la française, ce qui fit bientôt de sa couronne une couronne d'épines, car des soulèvements éclatèrent sur tous les points.

C'est dans cette période que se place l'épisode suivant:

Par une belle soirée d'automne, quelques officiers français, en garnison à Naples, s'étaient

réunis sur une terrasse, au bord de la mer, pour y respirer la brise du soir. On fumait, on jouait, on devisait gaiement. On croyait la guerre finie; mais de fortes bandes de brigands troublaient cependant encore la sécurité des vainqueurs; des dragons les poursuivaient sans relâche, nuit et jour, dans les Abruzzes, dans la Pouille, dans la Calabre.

— Atout! dit un vieux lieutenant, atout et atout. A moi les enjeux, mon pauvre Georges. Allons, encore une revanche.

— Impossible, j'ai une visite à faire ce soir.

— Oui, chez la comtesse Rachelina, dit un jeune Napolitain élégant qui se trouvait là, ainsi que quelques étrangers.

— Ah! fit Georges sèchement, vous savez cela! Eh bien, vous trouverez bon, Monsieur, que je vous demande qui vous a permis, d'épier ainsi mes actions?

— Irez-vous?...

— Que vous importe!

— A propos, vous n'avez pas lu le billet qu'on vous a remis tout à l'heure, continua le Napolitain, et pourtant il vous vient d'elle...

— Monsieur, vous êtes ou mon rival, ou un espion ou un sbire, ou...

— Sbire, espion, rival, je serais en tous cas, avouez-le, bien maladroit. Mais sortons, je vous en instruirai.

— J'allais vous le proposer.

Le vieux lieutenant se leva pour accompagner son ami.

— Je suis seul, dit le Napolitain.

Sur un geste de Georges, le lieutenant se rassit et se mit tranquillement à allumer sa pipe. Ils marchèrent quelque temps en silence et s'observant.

— Vous n'aimez pas la comtesse, dit le Napolitain, elle est jalouse et vous hait; donc n'allez point la voir. Un coup de stylet vous attend.

Georges resta interdit.

— Oui, continua l'autre, c'est une femme atroce dans ses passions. Si je vous fais tuer, je rentre en grâce. Mais Dieu m'en garde! Je ne veux pas être repoussé une seconde fois et, pour toute vengeance, je fais échouer son noir dessein en vous sauvant.

— Et cela fût-il, répondit Georges, étonné plutôt que reconnaissant de cette confiance, croyez-vous que je ne saurais me défendre?

— Mais, il y a ici, bel officier, des stylets qui perceront les cuirasses de vos carabiniers. Pendant que vous purgez l'Italie avec des pilules de plomb, nous avons des gaillards qui vous paieraient volontiers de vos soins en vous saignant avec du bon acier. Tenez, arrêtons-nous, la défiance pourrait vous prendre: je vais vous montrer un médecin qui expédie, un notaire qui testamente, un prêtre qui confesse.

Il siffla, trois figures équivoques purent.

— Adieu, signor Francesco, dit le Napolitain en s'esquivant, nous nous reverrons peut-être... et n'oubliez pas ce que vous me devez.

II.

Une compagnie de dragons chevauchait lentement au travers d'un chemin bordé de broussailles. Quelques charrettes chargées de blessés les suivaient à peu de distance. Un engagement avait eu lieu avec des „guerilleros" italiens. Des prisonniers, aussi nombreux que leur escorte, marchaient au milieu des chevaux; vaincus, blessés, garrottés, ils n'avaient pourtant rien perdu de leur assurance, et le gibet qui les attendait ne les faisait pas même sourciller.

Le détachement revenait à Naples; il traversait pour la deuxième fois ces sentiers presque impraticables où l'on avait traqué les bandits. A chaque pas on retrouvait quelques vestiges du combat: des armes brisées, des vêtements ensanglantés, des cadavres sans sépulture. — Tout-à-coup, une explosion se fit entendre, et le capitaine Richard, qui commandait la compagnie, tomba sur la croupe de son cheval, baigné dans son sang. Il se fit un grand mouvement dans toute la troupe; on s'arrêta pour prendre conseil.

— Passe moi ton fusil, Bellœillet, dit le sous-lieutenant Georges; j'aperçois là-bas, sur le revers du coteau, l'homme au coup de feu; que du moins Richard soit vengé!

Le coup partit, et un corps, perdant son

équilibre, roula de rocher en rocher dans un précipice où il disparut.

Le capitaine Richard était mourant; le lieutenant, son frère et l'ami de Georges, se mit à la tête de la compagnie. Quelques coups de

feu s'étant encore fait entendre, on prit le parti de faire halte et d'aviser au moyen d'assurer le convoi. Le sort que l'autorité française réservait aux prisonniers n'était pas douteux: on devait les pendre sans autre forme de

procès; d'un autre côté, on avait à craindre que les bandits, échappés à l'échauffourée, ne fissent un effort désespéré pour les sauver. Le nombre de ces derniers était un danger de plus s'il fallait combattre.



PAUVRETTE! D'APRÈS M. C. JACQUET.

Quelqu'un ouvrit l'avis d'en fusiller la moitié: l'avis parut bon, il fut décidé que le sort désignerait les victimes.

— Mais comment tireront-ils au sort? demanda-t-on

— Alla mora! s'écria un bandit qui comprenait assez le français pour saisir le sujet de la délibération — C'était probablement un rusé joueur de „mourre;” on fut assez cruel pour adopter sa proposition. On accoupla les joueurs

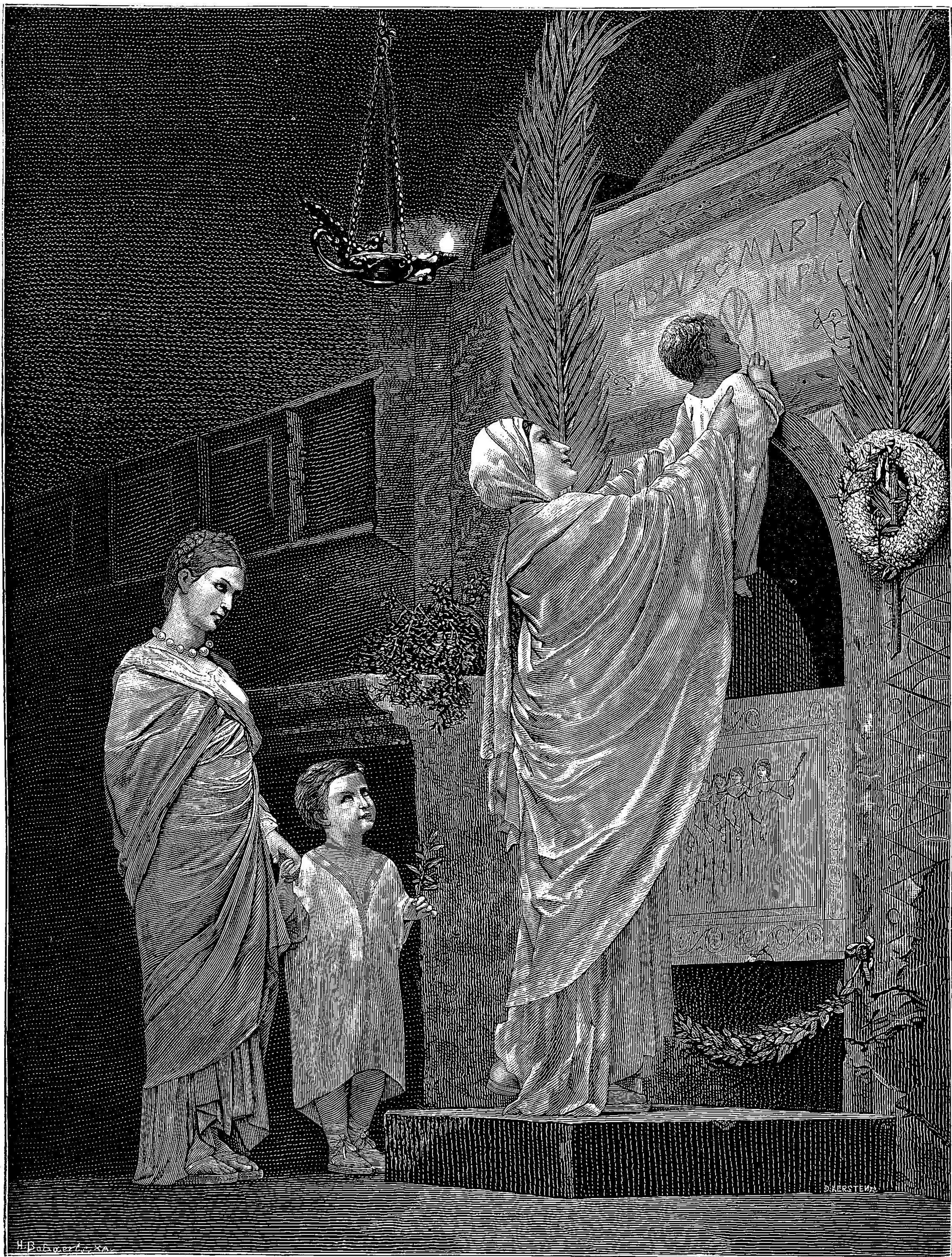
deux à deux, et la partie commença. La mourre est un ancien jeu fort aimé des Italiens, et dont le goût s'est conservé chez eux jusqu'à nos jours, surtout parmi les gens du peuple. Il se joue entre deux personnes;

chacune étend ou replie tout-à-coup les doigts, et au même instant chaque joueur doit deviner combien son partner a de doigts étendus ou repliés.

III.

C'était un singulier et terrible spectacle. Ici, propos des soldats, là, blasphèmes des joueurs; ici des éclats de rire frénétiques, plus

loin, des imprécations contre le sort. A mesure qu'une partie finissait, le vainqueur reprenait ses liens, le vaincu allait trouver ses exécuteurs; partie, exécution c'était l'affaire de quelques minutes.



LA VEUVE DU MARTYR, D'APRÈS M. G. BECKER.

Déjà quelques-uns de ces malheureux avaient été passés par les armes; les joueurs continuaient leur partie avec un sombre acharnement. Comment peindre ces moments d'angoisse? ce jeu de quelques secondes dont la

péripétie était un arrêt de mort?

Le tour du chef de bande arriva. Sa belle figure était pâle et défaite, mais c'étaient ses blessures qui avaient altéré ses traits. San Lazzaro était cet élégant Napolitain, qui, vivement

sollicité par Rachelina de faire poignarder Georges, avait pourtant épargné son rival Il perdit. Au moment de partir, il appela Georges, qui le reconnut à l'instant.

— J'ai perdu, mon officier, je vais paraître

devant Dieu dans un piteux costume.

— Vous ne mourrez pas, reprit Georges; j'aurai votre grâce.

— Ma grâce, signor mio, fi donc! voulez-vous que je triche ces braves gens-là? Et ne faut-il pas aussi que je leur apprenne comment on meurt? Quelle folie! échanger la mort d'un soldat contre celle d'un lazzarone! Non, mon ami, je ne te demande qu'un peu de terre. Fais coucher San Lazzaro dans la tombe avec son manteau de bataille.

Georges allait le quitter pour rejoindre le lieutenant Richard qui prodiguait ses soins à son frère blessé; San Lazzaro le retint.

— Une poignée de main avant de mourir... Vous direz à Rachelina que je ne suis plus de ce monde. Cela nous vengera peut-être, vous et moi, car elle est femme à en mourir de joie.

Les joueurs de mourre allaient plus vite que les exécuteurs. Aussi Georges eut-il le temps de solliciter de son ami, le lieutenant, une infraction au parti-pris de faire passer les perdants par les armes. Richard refusa d'abord; c'était pourtant le vengeur de son frère qui le priait, qui l'accablait de ses supplications, Georges était si puissant qu'à la fin Richard se laissa fléchir. Le sous-lieutenant s'élança vers le groupe où les brigands étaient réunis. Son cœur battait fortement, car il n'était plus douteux pour lui que San-Lazzaro aurait pu, s'il l'eût voulu, le faire assassiner impunément dans les rues de Naples. Une nouvelle explosion se faisait entendre quand il arriva, et ses premiers regards tombèrent sur le corps sanglant de San Lazzaro. Il venait trop tard.

... On revit Naples. Les plaisirs, le far niente si doux firent bientôt oublier aux soldats cette journée de sang et de vengeance. Pour Georges, il en conserva longtemps un cruel souvenir.

NUMA LUPI.

ADVERSITÉ.

La plus triste saison a des rigueurs utiles :
La bise, les frimas, la neige et les glaçons, [les,
Engraisent nos guérets, rendent nos champs ferti-
Les purgent d'herbes, de reptiles,
Préparent par degrés d'abondantes moissons.

Tels sont pour nous les temps rudes et difficiles,
Tels sont les chagrins, les revers,
Que l'on peut, de la vie, appeler les hivers.

Dans nos cœurs devenus dociles,
Leur salutaire horreur fait germer les vertus.
L'adversité nous rend habiles
A supporter les maux, sans en être abattus.

Elle fait plus encore, et, sans vouloir nous rompre,
Elle nous fait plier sous un joug rigoureux,
Afin de préparer à des temps plus heureux [pre
Nos faibles cœurs, trop prompts à se laisser corrom-
Par l'ivresse d'un bien flatteur, mais dangereux.

Oh! de la Providence, aveugles que nous sommes,
Que nous pénétrons mal les desseins merveilleux
Le bonheur fait souvent des monstres orgueilleux,
Et l'adversité fait des hommes!

JOS. PÉLISSIER.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite, voir page 167.)

XXIII.

Féréol de Rouge-Cloître et Alfred de Tranoy restèrent pendant longtemps à discuter sur le récit que leur avait fait lord Cliffoding.

— Pour moi, dit le premier, il ne m'est pas possible de douter que les habitants du „Monikhof” ne soient mon cousin et ma sœur... Je n'ai jamais cru à la mort du premier, ni à l'entrée en religion d'Eléonore.

— Je pense comme toi, fit l'ex-forçat, mais ce que je ne m'explique pas très-bien, c'est qu'ils se soient ainsi l'un et l'autre soudainement dérobés, après la mort tragique de l'épouse... Que ta sœur n'ait pas voulu renouer connaissance avec toi, c'est parfaitement naturel,

soit dit sans te flatter; mais qu'elle ait séparé ainsi le père et le fils, qu'on ait laissé croire au jeune homme qu'il était complètement orphelin, au risque d'amener de graves complications en matière d'état civil: voilà ce que je ne saisis pas du tout.

— Ni moi non plus, reprit l'ex-marin. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il a fallu de rudes motifs pour que ma chère sœur ait agi de la sorte. Car c'est une maîtresse femme, comme moi je suis... mais soyons modeste... Et ces motifs doivent se rattacher nécessairement au crime dont elle fut accusée... et moi aussi... crime devenu de plus en plus extraordinaire à mes yeux, depuis ce qui s'est passé par la suite, et qui m'a fait m'écrier plus d'une fois: „Si j'y comprends rien, je veux être pendu!”

— Mon cher Féréol, la conclusion de tout ceci me fait revenir à ce que je te disais, il n'y a pas longtemps: Nous devons aller au fond des choses et acquérir la certitude que ton cousin est encore vivant, car, songes-y bien, tu es avec ta sœur héritier du jeune René, garçon bizarre, fantasque, m'as-tu dit, et connu comme ne jouissant pas d'une très-bonne santé... Qu'il parte pour un monde meilleur, et te voilà un des favoris de la fortune! Tu comprends que mes idées se sont déjà portées sur ce point capital, et qu'il s'agit d'entreprendre toute une campagne, aux détails de laquelle je t'initierai au fur et à mesure que les péripéties s'en développeront. Pour le moment, voici ce qu'il s'agit de faire: Retourner en Belgique, aller en Campine voir si ta sœur et ton cousin habitent encore le Monikhof, et, dans la négative, s'informer de ce qu'ils sont devenus et les retrouver à tout prix.

— Soit! Quand partons-nous?

— Tu pars seul; je te donnerai l'argent nécessaire. Quant à moi, je reste ici, en attendant ton retour.

— Et tu te lies avec le jeune René?

— Pas si sot; je n'entends avoir absolument aucun rapport avec lui... Ah! décidément, tu n'es pas fort.

Féréol jeta sur son complice un regard indéfinissable, exprimant à la fois l'ironie et l'admiration.

— Eh bien, dit-il, je vais donc me remettre en route.

— Oui, dès demain matin. Et tu ne lamberas pas; nous devons marcher vite, pour une foule de raisons. Je te donne donc huit jours.

XXIV.

Quatre jours après, de Tranoy recevait la lettre suivante:

Mon cher Alfred,

Je t'écris de Paris, — oui, de Paris, — pour t'annoncer que le voyage en Belgique (Campine anversoise) est devenu tout-à-fait inutile.

Le dieu Hasard, dont je n'ai jamais eu beaucoup à me louer, a été pour moi en cette circonstance digne de mes remerciements.

J'avais des raisons pour m'arrêter au moins vingt-quatre heures dans la capitale de la France; nous devons bénir la Providence de ce que je me sois résigné à subir cette nécessité.

J'ai retrouvé ici ma sœur!!

Comme j'étais rue de Rivoli, longeant le trottoir, je sens une vive commotion morale. Qu'on nie encore après cela la voix du sang! Je regarde à mes côtés: une femme passe: sa marche me frappe, je suis ses pas, je la devance, je me retourne... et je me trouve face à face avec Eléonore!

Nous faisons une tête tous les deux!.. Inutile de te les décrire. Mais la sienne était incontestablement la plus expressive.

Je ne te rapporterai pas, dans la présente, le début du dialogue.

Se retrouver de la sorte, après tant d'années, après une existence qu'on s'était mutuellement dissimulée, — et pour cause, — que de choses on devait avoir à se dire!

Pourtant, l'entretien fut court, car après quelques paroles bien senties, mais vagues, de part et d'autre, ma sœur me demanda mon adresse, me promettant de venir me voir le lendemain et tout m'expliquer, ce qu'elle ne pouvait faire pour le moment, vu qu'elle était très-pressée. Je

la lui donnai, mon adresse, toutefois en sollicitant la réciprocité. Elle me répondit qu'elle logeait chez une amie, où il lui était impossible de recevoir personne.

Là-dessus, nous nous quittâmes.

Ici tu vas te demander si je suis un malin ou un niais. Juges-en. J'avais résolu de la filer, lorsque justement une voiture vide passa. Je m'y précipitai, donnai des ordres au cocher, et après douze minutes, je vis Eléonore sonner à la porte d'une maison d'assez belle apparence, où elle entra comme si elle avait été chez elle.

En effet, c'était là qu'elle demeurait. En face se trouvait un bureau de tabac: j'y achetai pour cent sous de ce qu'il y avait de plus fin en fait de havane, et tout en allumant, je trouvai l'occasion de débiter quelques propos aimables à la marchande, une beauté passée, mais très-communicative, et parfaitement au courant de tout ce qui se passait dans le voisinage. Elle m'apprit donc que la maison d'en face était occupée par un couple très-malheureux. Le monsieur, appelé Corentin, avait une maladie mentale que traitait un célèbre médecin aliéniste, et la dame le soignait avec un dévouement qualifié de sublime par les quelques personnes qui avaient été appelées à pénétrer dans ce triste intérieur.

Ainsi donc, mon cousin est vivant, bien vivant! mais fou à lier. ..

Cette folie suffit-elle pour expliquer la conduite extraordinaire de ma sœur? car évidemment la volonté de René père n'a été pour rien dans tout ce qui s'est passé depuis de longues années. Cette conduite inexplicable vient d'acquiescer une gravité nouvelle. J'ai attendu vainement Eléonore à l'heure qu'elle m'avait indiquée. Alors j'ai résolu de frapper un grand coup et de pénétrer carrément chez elle.

Juge de ce que j'ai ressenti, en apprenant que le soir même du jour où nous nous étions rencontrés, elle avait disparu avec le malheureux fou... On les a vus partir, et à l'heure présente la maison est fermée. Toutefois cette disparition ne peut être que momentanée: ma sœur a voulu évidemment échapper à un danger qui est dans son esprit et dont elle voyait l'approche dans ma rencontre; sans nul doute ils reviendront.

Quoi qu'il en soit, un fait important est acquis; le jeune René n'est pas orphelin, son père n'est nullement trépassé.

Je vais me tenir aux aguets pendant quelques jours, et s'il y a du neuf je te l'écrirai.

Tout à toi,

Comte Féréol de Rouge-Cloître.

XXV.

Voyons maintenant ce qui s'était passé à Voltri pendant l'expédition entreprise par l'ex-marin.

Albert Lussault avait été rappelé brusquement par sa famille, et était parti, à la grande satisfaction de René, il faut bien le dire, quoiqu'il eût déclaré à celui-ci ne ressentir pour sa cousine autre chose que de l'amitié. C'est que la passion que le jeune comte éprouvait pour Ernestine Oudon ne cessait d'aller croissant! Il saisissait tous les prétextes pour se rendre chez l'Anglais, afin d'avoir l'occasion d'entretenir la jeune fille, avec qui il avait fini par échanger les serments les plus solennels.

Qu'on juge donc de ce qu'il éprouva quand un beau matin Ernestine lui apprit que la mère de son élève, M^{me} de Juvisy, ne reviendrait pas à San Remo, des affaires l'obligeant à regagner Paris. Elle invitait la gouvernante de sa fille à venir les rejoindre immédiatement dans cette dernière ville.

Le jeune comte de Rouge-Cloître fut au désespoir à la pensée d'être ainsi brusquement séparé de celle qui occupait une si large place dans sa vie. Et pourtant, que faire? L'empêcher de partir? il ne fallait pas y songer; quitter Voltri, aller la rejoindre? il n'en voyait pas la possibilité, à moins que sa tante ne consentît à regagner la capitale de la France, ce qu'il ne pouvait espérer.

Il passa une nuit horrible, pendant laquelle son imagination s'exalta au point qu'il résolut de tout confier à M^{me} de Vaudrez et de lui déclarer franchement la résolution qu'il avait prise d'épouser la jeune institutrice.

Comme, le matin, il ouvrait sa fenêtre pour rafraîchir son front brûlant, il vit passer, sur le chemin, Féréol et de Tranoy.

Une idée lui vint à l'esprit. Il connaissait la vive crainte que le cousin de son père inspirait à sa tante. S'il pouvait se servir de cette crainte pour pousser M^{me} de Vaudrez à quitter Voltri! Dans le cas où elle prendrait cette résolution, il ne serait pas difficile de lui faire comprendre que le plus sûr moyen d'empêcher le sinistre maraud de suivre leurs traces, c'était d'aller de nouveau résider à Paris, dans quelque quartier désert.

Il résolut donc d'entrer en relations plus intimes avec l'ex-marin, et au besoin de se servir de lui comme auxiliaire, pour atteindre le but qu'il avait en vue.

(A continuer.)

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Épisode de la lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

CHAPITRE IV. — LES PLANS DE FLORIS HALVENAAR.

Cinq semaines environ après le combat nocturne dont la bruyère d'Oosterhout avait été le témoin, nous trouvons Floris Halvenaar assis sous le vaste manteau de la cheminée de la grande salle de son manoir de Gilze.

Il est seul, et de sombres pensées paraissent le préoccuper; ses regards brillent d'un éclat farouche et se portent avec incertitude sur les objets qui l'entourent. Son humeur irascible s'est encore empirée depuis quelque temps, et ses serviteurs et tenanciers n'osent approcher de lui qu'en tremblant, lorsque la nécessité les oblige à entrer en relation avec leur seigneur et maître. Seuls, quelques hommes d'armes, d'un caractère aussi peu agréable que le sien, fréquentent sa société et prennent parfois part à ses orgies.

Floris Halvenaar se trouvait donc seul avec ses pensées noires. Revenu la veille d'un voyage de quelques jours, il se retrouvait dans le voisinage du château de Stryen, vers lequel son esprit se reportait sans cesse. Les événements qui s'y étaient passés quelques semaines auparavant, se présentaient à sa mémoire avec une force nouvelle.

Le jour de la chasse avait été un bien malheureux jour pour le seigneur de Gilze! Et cependant, Dieu sait ce qu'il n'avait pas attendu de cette expédition, combien d'espérances il n'avait pas fondées sur la présence de la demoiselle de Duivenvoorde! Il s'était dit qu'incontestablement il éblouirait la jeune fille par sa mâle beauté, ses manières chevaleresques et son brillant équipage, qu'un prince eût envié; il ne doutait pas que, dans le cours de la journée, il ne se présentât une occasion favorable pour avoir un tête-à-tête avec Aleidis, occasion qui lui permettrait de faire connaître à la riche héritière les sentiments qu'il éprouvait pour sa personne.

Mais ce beau plan n'avait rien moins que réussi. Que d'amères déceptions! Le vieux sire de Duivenvoorde n'avait-il pas, dès le commencement de la journée, arrangé les choses de façon à le séparer de sa fille? Et lorsqu'enfin le bonheur lui souriait de nouveau, lorsqu'il allait s'attacher pour toujours la jeune personne, en lui sauvant la vie, un autre chevalier n'avait-il pas surgi tout-à-coup pour enlever la palme à sa place! Et cet autre, n'était-ce pas justement son plus mortel ennemi, celui qu'il soupçonnait avec tant de raison de vouloir traverser ses projets!

Depuis ce moment, il n'avait plus seulement vu en Herman de Stryen un ennemi exécré, mais un concurrent sérieux, un obstacle à son bonheur. Et avoir dû assister aux démonstrations de reconnaissance du vieux sire de Duivenvoorde envers le sauveur de sa fille, aux félicitations de tous les invités! L'avoir vu, son rival, assis à la place d'honneur, à côté d'Aleidis!...

Il frémissait de rage rien que d'y songer.

Une chance de se débarrasser de son ennemi et de faire tourner la roue de la fortune en sa faveur, s'était de nouveau présentée, lorsque

Herman s'était si imprudemment engagé dans la lande solitaire, accompagné de son écuyer. Quelle plus belle occasion de se venger et en même temps d'écarter un adversaire dangereux, à peine armé et devant succomber certainement sous les coups de plusieurs hommes! Et justement la nuit était sombre; jamais personne ne pourrait l'accuser de ce meurtre, qu'on mettrait sur le compte de quelque bande de brigands, comme il y en avait beaucoup à cette époque.

Pourtant, ô fatalité inconcevable, le plan qui semblait devoir si bien réussir avait échoué à son plus grand déshonneur.

Plongé dans ces pensées, son œil brillait d'un fauve éclat, sa poitrine se soulevait de rage. Cependant il n'abandonnerait pas la partie; Aleidis, ou plutôt l'héritière de Duivenvoorde, deviendrait sa femme... Toutefois, ce n'étaient pas les attraits de la jeune personne qui excitaient ainsi en lui le désir de la posséder; non, mais elle était fille unique et héritière de vastes domaines, tandis que lui, habitué aux grandeurs, ayant dissipé son patrimoine en mille folies, il allait se voir bientôt entièrement ruiné.

Lui aussi avait jadis possédé un beau château-fort, des terres fertiles, de grasses prairies et de nombreux troupeaux; son père lui avait laissé un magnifique héritage, mais au bout de quelques années, il ne lui restait de tant de splendeur que de tristes débris et d'amers souvenirs. Son nom même était couvert d'opprobre dans l'Évêché d'Utrecht, et son blason s'était terni de mainte tache. Aussi s'était-il vu obligé d'aller chercher fortune ailleurs.

Il avait espéré trouver dans les troubles qui ensanglantaient le comté de Hollande à cette époque, l'occasion de conquérir gloire et richesse à la pointe de son épée.

Les deux partis qui divisaient ce riche pays, celui des Hameçons et celui des Cabillauds, se combattaient en ce moment avec plus d'ardeur que jamais.

Quoiqu'appartenant à la noblesse, Floris Halvenaar se rangea sous la bannière des Cabillauds. C'est qu'ainsi il aurait l'occasion de commander les milices bourgeoises et d'attaquer les riches châteaux de la noblesse, où il trouverait aisément de quoi refaire rapidement sa fortune.

Au commencement, ses espérances se réalisèrent; à la tête d'une troupe de partisans à la solde du parti bourgeois, il s'empara de maint château et fit de riches butins.

Mais, grâce à la sage politique du Ruwaerd Albert, qui gouvernait le comté au nom de son frère Guillaume V, affecté d'une maladie mentale, les divisions intestines furent apaisées, pour un certain temps du moins, et Floris Halvenaar dut abandonner le champ de ses exploits.

C'est alors qu'il se retira sur les frontières du Brabant, et fit l'acquisition du petit château de Gilze.

Toujours à l'affût des moyens de faire rapidement fortune, il ne tarda pas à apprendre l'existence de la belle héritière de Duivenvoorde; dès lors son plan fut fait, et il mit tout en œuvre pour attirer sur lui l'attention et la bienveillance de son puissant voisin.

Pour arriver à ses fins, il déploya un train princier et bien au-dessus de ses moyens; ses revenus furent bientôt épuisés et il dut avoir recours aux usuriers.

Il ne voyait qu'un moyen de sortir de cette pénible situation, c'était d'obtenir la main de la riche héritière. Déjà il avait des intelligences dans la place, car un de ses affidés s'était fait agréer au château de Stryen en qualité de fauconnier, et le tenait au courant de tout ce qui s'y passait, en même temps qu'il répandait adroitement parmi les serviteurs toutes sortes de bruits relativement à la colossale fortune de Floris Halvenaar, à ses exploits et à sa haute noblesse.

En sa qualité de fauconnier, le traître avait le privilège d'accompagner souvent la demoiselle de Duivenvoorde dans ses promenades; il avait soin alors de l'entretenir de ce qui se disait du beau Floris Halvenaar. Dans les fréquents rendez-vous qu'il avait en cachette avec ce dernier, il lui rendait compte des moindres détails, dont il exagérait souvent la portée afin de faire valoir ses services.

Ce triste gentilhomme, par suite des assurances répétées de son espion, avait fini par se croire aimé de la jeune demoiselle, et il lui semblait que rien ne serait plus facile que d'obtenir sa main. Il fit à son puissant voisin plusieurs visites qui furent accueillies poliment, mais aussi avec une grande réserve, surtout de la part d'Aleidis.

Tout ne marchait donc pas entièrement selon ses désirs. Et depuis quelques semaines, que de changement! La fatalité semblait le poursuivre; il avait un rival, et un rival redoutable. Cependant, en dépit de tout, il se disait que l'héritière serait à lui!

Tandis qu'il songeait aux moyens de réaliser son rêve, un coup fut frappé à la porte, et immédiatement son garde-chasse se montra dans l'embrasure.

— Sortez! s'écria-t-il aussitôt, je veux être seul.

— Seigneur chevalier, dit le garde à demi-voix, un homme désire vous parler sans retard.

— Oh, sans doute un misérable manant qui vient demander une aumône ou solliciter une grâce. Allez, vous dis-je.

— Seigneur chevalier...

— Sortez ou je vous chasse de mon service.

— Mais, seigneur, c'est le fauconnier de Duivenvoorde

— Misérable! pourquoi ne l'avoir pas dit plus tôt. Vite, introduisez-le.

Le fauconnier entra bientôt d'un air délibéré, comme un homme qui connaît son importance, et alla s'asseoir sous le manteau de la cheminée, en se plaignant du froid qui régnait.

— Voyons, manant, viens-tu ici pour m'assourdir de tes plaintes? Quelles nouvelles apportes-tu?

— Messire est donc bien pressé; serait-il inquiet de l'avenir?

— Parle vite, ou je saurai t'y contraindre! s'écria le chevalier, blême de colère.

— Ce serait un bien mauvais moyen...

Vous connaissez mon dévouement; j'allais parler, mais vous ne me laissez pas le temps de respirer.

— Eh bien! reprit Halvenaar en s'adoucissant, dis-moi maintenant comment vont mes affaires.

— Bien ou mal, c'est selon, répliqua le fauconnier; mais, en tout cas, le moment est venu de prendre une résolution définitive.

— Ah, tu te moques de moi! vil vassal, tu parles par énigmes: je ne te demande pas de conseil, mais bien des nouvelles. Vas-tu parler enfin?

Le fauconnier réfléchit rapidement que le moment était venu de se ménager plus que jamais les bonnes grâces de son ancien maître; d'un autre côté, il avait tout intérêt à donner ce conseil à Halvenaar, car la demoiselle de Duivenvoorde, qui l'avait deviné sous son masque, venait de lui donner son congé. Il devait donc profiter des huit jours qui lui restaient à passer au château pour hâter, si possible, la solution tant désirée.

— Vous méprisez mon conseil, sire chevalier, répondit-il d'une voix plus humble, et cela sans savoir si ce n'est pas le seul moyen qui vous reste de réussir... Soit! mais alors je sais ce qui me reste à faire, et désormais je servirai uniquement ma maîtresse.

— Donne-moi ton fameux conseil, si tu veux, mais, par Satan, raconte-moi ce qu'il y a de neuf.

— Vous parlez enfin raisonnablement, et nous pourrions nous entendre, mais vous connaissez nos conventions...

Floris Halvenaar comprit et tira de sa poche quelques pièces d'argent qu'il remit à l'espion.

— C'est étonnant, reprit celui-ci, en souriant, comme la vue de ce métal sait délier la langue; il me semble que la mienne vient tout-à-coup de se dégeler.

Vous saurez donc, continua-t-il aussitôt en voyant que son interlocuteur allait s'emporter de nouveau, vous saurez que vos affaires vont bien ou mal, c'est selon, je le répète. Je vous dirai que, depuis la dernière partie de chasse, la demoiselle de Duivenvoorde ne fait plus que songer et soupirer; je crois que réellement ce Herman de Stryen, avec sa figure de jeune fille et ses manières gauches, a su s'attirer le

cœur de la jeune personne et l'a entièrement ensorcelée.

— Malheureux! Et tu oses appeler cela une bonne nouvelle! Par Belzébuth, je devais bien payer aussi cher de pareilles sornettes.

— Avec votre permission, continua l'espion en ricanant, je crois que vous ne disposez pas plus que moi du cœur de la demoiselle. J'aurais bien des choses à dire à ce sujet, mais vous ne me laissez pas la liberté de parler.

— Alors, parle, mais ne me torture pas ainsi.

— Je disais donc que ce blanc-bec de van Stryen semble s'être rendu entièrement maître du cœur d'Aleidis. C'est évidemment la suite de cette malheureuse chasse qui a mis tous nos plans à néant; mais ce n'est pas seulement la jeune fille, c'est aussi son vieux grison de père qu'il paraît avoir ensorcelé. Voilà pour le mauvais côté de l'affaire. Ce qui suit vous est plus favorable... C'est étonnant! depuis le jour de la chasse, Herman n'a plus donné signe de vie, ne s'est plus fait voir nulle part. Pourriez-vous, Messire, m'expliquer ce mystère?

— Je le pourrais même, que je n'ai pas de compte à vous rendre; continuez.

Le fauconnier haussa les épaules et continua:

— Donc, depuis lors, Herman van Stryen n'a plus jamais mis les pieds au château. Pour ma part, je sais qu'il garde le lit; l'air vif de la bruyère lui aura sans doute été nuisible, pendant qu'il s'en retournait de Duivenvoorde à son manoir.

Ici le fauconnier eut un ricanement, et lança au chevalier des regards d'intelligence.

— Continuez! s'écria celui-ci en faisant mine de ne pas avoir compris.

— A Duivenvoorde, personne ne sait rien de cette maladie; pour ma part, je me suis bien gardé d'en souffler mot, de peur que le bruit n'en vint aux oreilles de la damoiselle qui, du reste, est très-fâchée de ce silence; intérieurement, elle accuse Herman de manquer de confiance, et de sincérité peut-être. Vous connaissez l'esprit des femmes: une fois froissées dans leurs sentiments, elles sont capables de tout. Dans son dépit, je suis certain qu'elle donnera la préférence à un autre, surtout si cet autre s'appelle Floris Halvenaar.

— Mais son cœur n'en resterait peut-être pas moins au Stryen...

— Son cœur, bah! vous devez vous contenter de sa main... de son héritage.

— Impudent! parlez avec plus de respect de la damoiselle et de moi

sinon mon épée vous apprendra un autre langage.

— Votre épée, Messire, vous en avez besoin contre vos semblables; gardez-la pour les occasions comme celle de certaine nuit, dans la bruyère.... Mais laissons cela, j'ai encore une autre nouvelle.

Floris Halvenaar avait bien envie de dépecher dans l'autre monde cet insolent valet qui avait surpris son secret; mais comme il pouvait encore avoir besoin de lui, il tâcha de refréner les sentiments qui l'agitaient et feignit de ne pas avoir saisi l'insinuation.

Le fauconnier continua:

— Depuis deux jours, Guillaume de Duivenvoorde est à la cour du comte Albert; il y passera probablement plusieurs semaines.

— Et bien! que voyez-vous dans ceci?

— C'est bien simple: le père parti, le champ vous est ouvert; la jeune fille est remplie de colère à l'égard de Herman, et ce dernier est dans l'impuissance de faire un pas. Voilà différentes circonstances dont il faut essayer de profiter.

Floris Halvenaar baissa les yeux à ces mots et se mit à rêver profondément. Il comprenait la valeur de ces arguments, mais d'un autre côté il était embarrassé sur le choix des moyens. Se tournant donc au bout de quelques instants vers son confident:

— Et quel conseil me donnez-vous dans cette occurrence?

— Avec votre permission, seigneur, je vous rappellerai que tantôt vous avez dit vous-même que vous ne me payez que pour vous donner

des nouvelles et non pour des conseils: maintenant vous changez d'avis; il est donc juste que ma nouvelle charge soit rétribuée également.

— Voleur! sangsue! s'écria Floris bondissant de colère.

Mais ce disant, il n'en jeta pas moins quelques pièces dans le bonnet de l'espion.

— Maintenant, délie tout à fait ta langue.

— Eh bien, seigneur, voici mon conseil: il ne vous reste plus d'autre moyen de réussir que de tenter sur le cœur de la jeune fille une attaque vive et brusque... Je le répète, le champ vous est ouvert; il faut en profiter. Pourquoi cela ne vous réussirait-il pas?

Cette dernière parole eut un écho dans le cœur du chevalier, qui se croyait invincible en amour, surtout que son rival était pour le moment écrasé. Il reprit aussitôt confiance dans l'avenir, mais il comprenait qu'il fallait se hâter, car la présence de Herman gênerait de nouveau la situation.

Il convint avec son confident que le lendemain, il ferait une visite au château de Stryen, après qu'il aurait envoyé, le soir même, à l'héritière une missive dans laquelle il lui dépeindrait sous les plus vives couleurs l'amour qu'il ressentait pour elle; il y glisserait aussi adroitement quelques mots touchant sa puissance et ses richesses. Cette missive donnerait de plus à la châtelaine un échantillon de son talent pour les lettres et de son style chevaleresque; elle ne manquerait donc pas de faire le meilleur effet.

Après que tout eut été décidé et arrangé, le fauconnier prit congé de son maître, en lui promettant de se trouver le lendemain sur le chemin de Duivenvoorde, pour lui communiquer ce qui pourrait être survenu de neuf au château, pendant ces vingt-quatre heures.

(A continuer.)



L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Floris Halvenaar se trouvait seul avec ses sombres pensées.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 10 Mai 1879, à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

PRIMES CI-APRÈS :

3^e, 4^e ou 5^e volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„ Au Salon, ” charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„ A la Campagne, ” formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-dessus.

SOLUTION DU RÉBUS N° 5.

En travers de la tête du bœuf, entre la corne gauche et l'œil gauche, sur lequel s'appuie le nez du savant, tandis que sa longue barbe forme l'oreille gauche de l'animal.

RÉBUS N° 6.



FRANCE
CC

LA BOITE AUX JEUX D'ESPRIT. ÉNIGME EN SONNET.

Je suis un, et pourtant ne suis individu;
L'ambitieux m'encense et l'imprudent me brave:
Il faut me respecter sans être mon esclave;
Le sage seul connaît l'hommage qui m'est dû.

De nombreux préjugés je suis toujours imbu;
Tantôt j'excuse un fait, et tantôt je l'aggrave;
Mes caprices, au bien sont souvent une entrave;
Je blâme également le vice et la vertu.

Chez moi, pour qui me sert, point de reconnaissance;
Qui me trompe est celui que mieux je récompense.
Mon trouble se compare aux vagues de la mer.

Des sots dorés par moi sont mis sur le pinacle;
La folie est mon lot, et je me crois oracle;
J'ai des yeux par milliers, et n'en vois que moins clair.

LUCIFEN M.

(Le mot de l'énigme publiée dans notre N° 12 est LE TEMPS.)